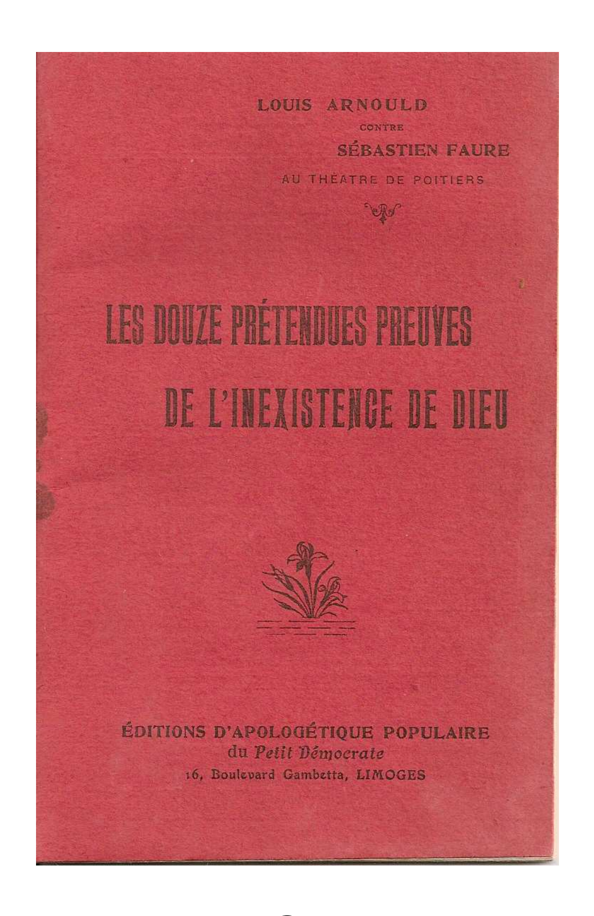
Les douze
prétendues preuves
de l'inexistence de Dieu



Ou

Réponse d'un simple chrétien

(Louis Arnould)

à propagandiste athée

(Sébastien Faure)

Un opuscule
de 1912

présenté par Albocicade

2015

Présentation

Le document qui suit n'est pas à proprement parler un écrit de Louis Arnould[1] – professeur à la Faculté de Lettres et infatigable défenseur des sourdes-muettes-aveugles de Larnay – mais le compte-rendu d'une intervention qu'il fit à l'issue d'une conférence de S. Faure[2], propagandiste athée.
En effet, après que le conférencier eut déroulé devant un auditoire majoritairement acquis à ses idées – et le manifestant avec conviction – l'ensemble de son argumentation[3], le président de séance demanda s'il se trouvait dans l'assistance quelqu'un désireux de lui apporter la contradiction.
Quoiqu'il ne se fut pas annoncé, le professeur Louis Arnould monta sur la scène pour permettre à l'auditoire de percevoir à quel point l'argumentaire du conférencier – accumulation de sophismes, d'arguments aussi simplistes que caricaturaux accompagnés d'effets de manche propres à impressionner des auditeurs simples et peu instruits – malgré ses apparences de bon sens logique, était fragile, inconsistant.

Si – à un siècle de distance – certains des arguments de L. Arnould paraissent singulièrement datés, c'est qu'il s'est astreint à apporter une réponse "ici et maintenant" aux thèses du conférencier et non à exposer un "système" philosophique élaboré.
On sera peut-être surpris de le voir porter le débat sur la question du "spiritualisme" face au "matérialisme". C'est simplement qu'il répond avec cohérence au débat lancé : il n'y est pas directement question de la validité du christianisme (même si, bien évidemment, la question est sous-jacente) mais de l'existence de Dieu. Ce faisant, il ne démontre pas l'existence de Dieu : il lui suffit de montrer que cette "hypothèse" est moins absurde que celle du Conférencier.
Certains raisonnements d'Arnould pourront même paraître inappropriés aujourd'hui. C'est que la psychologie de 2015 n'est plus celle de 1912 : ces arguments ne choquaient pas ses auditeurs.
Les mots aussi ont changés : ainsi le terme "Jéhovah" pour désigner Dieu dans l'Ancien Testament n'avait pas encore été phagocyté par un groupuscule d'origine américaine et pouvait être communément utilisé.
Enfin, la science elle-même a changé. Ainsi, l'on ne se réfère plus guère aux travaux de Le Bon sur "la dématérialisation de la matière" : chacun sait aujourd'hui que la matière est constituée d'énergie, énergie que l'on peut récupérer en détruisant la matière, par exemple dans les réactions nucléaires.

Toutefois, au-delà de cette nécessaire adaptation à la mentalité du temps, on trouvera dans les réponses de Louis Arnould non seulement des éléments de saine réflexion, mais encore, parfois des phrases d'une belle fulgurance :
Ainsi, face au "dieu" caricatural que prétend dénoncer S. Faure, Arnould s'exclame :

"De ce Dieu là, je ne crains pas de le dire, je suis l'athée !"

Ou lorsque S. Faure prétend s'en prendre à l'indifférentisme pratique des croyants ; Louis Arnould, après avoir rappelé les grands nom de St Vincent de Paul, de l'abbé de l'Epée et de la soeur Ste Marguerite, ajoute :
"Les spiritualistes, tout comme les autres, lui dispenseront [au malade] tous les soins matériel; seulement ils feront plus que les autres, et si toutes les ressources de la science

[1] Voir Annexe 1, une présentation de L. Arnould.
[2] Voir Annexe 2, une présentation de S. Faure.
[3] Nous ne plaçons pas en annexe la conférence de S. Faure dans son intégralité : le texte publié par ses soins en 1914 se trouve aisément sur internet.

humaine sont vaines, ainsi qu'il arrive si souvent, ils sauveront l'infortuné du désespoir en lui ouvrant en plus la porte des espérances éternelles."

Le texte a été publié dans une petite brochure[4], sans que l'on connaisse le nom du rédacteur final. Toutefois, si Louis Arnould n'en est pas directement l'auteur, il ne reniait pas cet opuscule que l'on trouve maintenant dans sa bibliographie[5], et c'est un de ses petits enfants qui m'a communiqué l'exemplaire que j'ai numérisé.

Fallait-il ressortir, du carton où il était rangé, ce petit livret ?
Sans doute oui, et pour au moins deux raisons.

La première, c'est que si Louis Arnould a beaucoup fait pour la mémoire du poète Racan, ou pour l'oeuvre des soeurs de la Sagesse en faveur des sourdes-aveugles de Larnay[6], il n'était pas uniquement un grand lettré ou un humaniste : c'était un croyant, un catholique. Et c'est donc aussi le reconnaître pour ce que lui-même était que de rendre ce document accessible.

La seconde, c'est que la conférence de Sébastien Faure se trouve non seulement aisément sur internet, mais qu'en outre elle a reçu deux rééditions récentes[7], alors que les réponses de ses contradicteurs[8] étaient introuvables.

Deux raisons, c'est plus qu'assez : pas besoin d'en chercher douze... comme le fait remarquer Louis Arnould.

Albocicade

---

[4] Format petit A6, 14,5 / 9,5 cm, couverture rouge, publiée sans date, Editions d'apologétique populaire du Petit Démocrate, 16 Boulevard Gambetta, Limoges.

[5] Voir la "Bibliographie des travaux de M. Louis Arnould", au n° 68, p. XIX, in " Mélanges de littérature, philologie et histoire offerts à Louis Arnould", 1934, réédition 1973.

[6] Le film "Marie Heurtin", sorti en 2014, est basé en grande partie sur le livre de Louis Arnould "Ames en prison".

[7] " Les 12 preuves de l'inexistence de Dieu" suivi de "Les paroles d'une croyante" et de la réponse de l'auteur à cette croyante, Les Editions Libertaires 2004 ; "Les crimes de Dieu", suivi de "Les douze preuves de l'inexistence de Dieu", FV éditions, 2014

[8] En effet, outre la réponse que fit Louis Arnould, on cherche en vain la "*Controverse Desgranges-Sébastien Faure sur la prétendue faillite du christianisme" aux "Editions du Petit Démocrate", 16 Boulevard Gambetta, Limoges* ; ou *le "Faut-il croire en Dieu", "Réplique très scientifique donnée à la conférence de M. Sébastien FAURE, à la Rochelle, le 8 janvier 1904, salle de l'Oratoire, par M. l'abbé FANTON, directeur du grand séminaire, 6 pages. Paru dans Les Conférences, n° du 15 février 1904 ; 5 rue Bayard, Paris*. Ces deux documents sont signalés dans la brochure sur les "Les douze prétendues preuves de l'inexistence de Dieu"

LES DOUZE PRÉTENDUES PREUVES
DE L'INEXISTENCE DE DIEU

Le mercredi matin 14 février 1912, d'énormes affiche de couleurs variées s'étalaient sur les murs de la ville de Poitiers, portant en gros caractères ces mots :

Douze Preuves
de l'Inexistence de Dieu

M. Sébastien Faure annonçait qu'il les exposerait le samedi 17 février, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle du théâtre.
« Entrées : 1 franc en première;
0 fr : 50 en seconde. »
Le mardi soir, un communiqué paraissait dans le journal radical *l'Avenir de La Vienne*, faisant savoir qu'un certain nombre de personnalités catholiques avaient été spécialement invitées.
Renseignements pris, aucun des curés de la ville n'avait reçu d'invitation, aucun des professeurs du Grand Séminaire, aucun des trois contradicteurs que Sébastien Faure avait précédemment rencontrés à Poitiers devant lui. Deux invitations avaient été lancées : l'une à l'évêque qui était à Rome, l'autre à M. l'abbé Frémont, que sa santé avait forcé depuis plusieurs années de renoncer à la parole publique, qui depuis le début de l'hiver se soignait à Paris et qui est mort peu après.
Le mercredi soir un entrefilet intitulé «La conspiration du silence» constatait qu'aucun de deux autres journaux n'avait annoncé la conférence «parce qu'on craint que Mgr Humbrecht [l'évêque, qui revenait par Besançon de Rome] ne relève le défi». L'on prenait soin d'ajouter que Sébastien Faure avait été appelé par Waldeck-Rousseau «le plus grand orateur de notre époque». .
Le vendredi soir, la veille de la conférence, un nouveau communiqué paraissait dans le même journal : «Nous croyons savoir que notre distingué concitoyen, M. l'abbé Frémont, actuellement à Poitiers, assistera demain à la conférence.»
Le samedi soir, deux heures seulement ayant la séance, un dernier communiqué paraissait : «M. l'abbé Frémont nous informe qu'il ne pourra, pour raisons de santé, assister à la conférence de M. Sébastien Faure.»
L'on surprend là les procédés de préparation d'un succès.

La Physionomie du Public
Le samedi soir, à 8 heures, «bien avant l'ouverture des portes, raconte un Poitevin dans le *Courrier de la Vienne*[9], une foule compacte, bien que payante, se pressait devant le théâtre. En peu de temps, la salle fut pleine. Ce n'était pas seulement la renommée de l'orateur qui avait attiré tout le monde, mais aussi, à n'en pas douter, l'importance de la question traitée. Quand, il y a trois ans, le même orateur vint nous entretenir de la «Cité Future », il parla devant un public bien moins nombreux et bien différent du public de samedi ·soir. Celui-ci était très divers, mais dans sa diversité même, on remarquait des têtes que l'on n'a pas l'habitude de voir en plein jour dans les rues de notre ville. On avait l'impression qu'une partie très spéciale de la population avait été mobilisée pour cette fête de l'Athéisme et de la Négation».
Pour en donner une idée, un jeune élève d'une grande école militaire étant venu accompagner son père à la porte du théâtre, dut se retirer aussitôt, dans la crainte de voir insulter son uniforme.

[9] N° du 19 février 1912

A 8 h. 3/4, au milieu de la salle houleuse, Sébastien Faure paraît et invite les spectateur à nommer un «bureau». Comme par enchantement, un grand nombre de voix crient le nom de M. Turpain, professeur à la Faculté des sciences, l'un des chefs du Parti socialiste de la Vienne : il y avait trois jours que l'on annonçait en ville que c'est lui qui présiderait. Il a comme assesseurs MM. Boucherie, Jamet et Orry, personnalité des parti radical-socialiste et socialiste.
M. Turpain, qui préside avec une grande correction, présente l'orateur qui va, dit-il, donner des arguments «tout de raison».

I. Conférence de Sébastien FAURE

L'orateur annonce qu'il va développer six preuves contre Dieu-Créateur, quatre contre Dieu-Providence, deux contre Dieu-Justicier : 6 et 4, 10 et 2, 12. (*Tonnerre d'applaudissements*.)
Le journal radical, souvent anticlérical, *l'Avenir de la Vienne*, se gaussait ainsi, le surlendemain de cette multiplicité inaccoutumée de preuves :
« Contre Dieu-Créateur, il a tiré de son revolver à six coups. Dieu a-t-il oscillé ? ..
« Contre Dieu-Gouverneur, Dieu-Providence, quatre coups ont été tirés ...
« Contre Dieu-Justicier, Sébastien Faure n'a pris qu'un fusil à répétition : deux coups seulement »[10]. (Le journaliste voulait évidemment dire non un fusil à répétition, mais un fusil à deux coups.)
Mais soyons plus sérieux que les journalistes et exposons loyalement les douze preuves.

Les six preuves contre Dieu-Créateur

1. - Créer ou faire quelque chose de rien, est impossible. Rien ne se fait de rien : un mathématicien a beau couvrir de zéros un vaste tableau noir, l'ensemble, la débauche même de ces zéros ne constituera pas une unité. Un horloger ne crée pas une montre, il l'arrange, il l'ordonne, il ne la crée pas de rien.
2. - Dieu, s'il a créé, n'a pu tirer la matière que de lui ou hors de lui. Puisqu'il est immatériel, il n'a pas pu tirer la matière de lui.
3. - La matière coexistait donc avec Dieu. Donc elle est éternelle. Entre deux éternités, celle de la Matière et celle de Dieu, nous choisissons celle que nous pouvons sentir, voir et toucher, nous préférons l'hypothèse de la matière éternelle à l'hypothèse Dieu qui, dès lors, devient inutile.
4. - Dieu est parfait, dit-on. Mais de lui est sorti ce monde imparfait, qui contient tant de misères physiques et morales. Suit un beau tableau pathétique des variétés du mal humain. Eh bien ! l'on voudrait nous faire croire que toutes ces misères sont sorties de Dieu, donc, Dieu est imparfait, Or, un Dieu imparfait, par définition, n'existe pas; donc Dieu n'existe pas. *(L'auditoire, qui a souvent applaudi le commencement de la conférence, éclate ici en applaudissements prolongés.)*
5. - Dieu, par définition, doit encore être immuable. Or, il a changé puisqu'il a créé. Il a même changé deux fois : d'abord il était dans l'inactivité et la stagnation. Puis il a créé, et, par le fait qu'il a créé, sa nature s'est de nouveau modifiée.
6. - Pourquoi Dieu a-t-il créé ? Avait-il besoin de créer ? S'il avait un besoin, il n'est pas Dieu.
- Alors il a créé pour rendre des êtres malheureux ? Mais un Dieu cruel n'est pas un Dieu. Pourquoi, pourquoi, pourquoi donc a-t-il créé ?
Vous le voyez, de quelque côté que l'on retourne le Dieu-Créateur, Il est absolument inintelligible. Son existence est donc impossible. (Applaudissements et cris de joie.)

---

[10] N° du 19 février 1912, Jean de Poitiers.

Les quatre preuves contre Dieu-Providence
7. - Si la création eût été parfaite, Dieu n'aurait pas eu besoin de s'en occuper par la suite. Le Dieu-Createur et le Dieu-Providence s'excluent donc l'un l'autre.
8. - Dieu, s'il existait, devrait se manifester clairement aux hommes. Or les idées des hommes sur Dieu sont extrêmement différentes et contradictoires. Un Dieu qui ne se manifeste pas clairement aux hommes n'est pas un Dieu.
9. - Dieu se joue de ses créatures. Car lui seul est libre et ses créatures ne le sont pas. Chacun de vous sait bien que personne dans le monde scientifique ne croit plus à la liberté; il est à présent prouvé que le monde entier est régi par la nécessité : pourquoi voulez vous que nous seuls, dans le monde nous échappions à cette loi ? Donc un Dieu libre qui n'a pas fait sa créature libre, n'existe pas.
10. - Dieu est omniscient. Il sait de toute éternité à quelles difficultés physiques et morales nous nous heurterons. Or il ne nous en tire pas. De deux choses l'une : ou il peut le faire et alors, en ne le faisant pas, il est injuste, ou il ne le peut pas et alors il est impuissant. Injuste ou impuissant, il n'est pas Dieu.
Cette longue suite de preuves avait visiblement un peu lassé l'auditoire très échauffé au début et qui applaudissait de moins en moins. Le prestigieux orateur allait habilement le réveiller par la magie de sa parole et l'effort de son lyrisme en exposant ses deux dernières preuves.

Les deux preuves contre Dieu Justicier et Magistrat
11. - Comment ! c'est Dieu qui a voulu tout ce que nous sommes, qui a voulu nos fautes, et nous irions en enfer pour les expier, et remarquez-le bien, pour les expier éternellement ! Mais pour qui donc ces hurlements éternels des damnés ? Est-ce pour les élus ? Je me refuse à croire que leur bonheur en soit augmenté, ou alors ce bonheur serait épouvantable. Mais alors c'est pour Dieu ? et Dieu est un bourreau et un tortionnaire. Donc il n'existe pas.
12. - Il y a des mérites différents : par exemple voici un ouvrier qui est bon garçon, qui a la pièce de cent sous facile et qui donne volontiers un peu d'argent à ses camarades dans le besoin. *(Applaudissements prolongés et cris d'enthousiasme.)*
En voilà un autre qui arrive au moment où un incendie dévore tout un pâté de maisons de ses gerbes rouges *(Suit une lyrique description des flammes qui semble, malgré le sujet, laisser le public froid.)* Cet homme se précipite dans la fournaise où il risque sa vie et il en ressort portant dans ses bras une femme avec son enfant. Eh bien ! cet ouvrier là est héroïque tandis que le premier n'était qu'un bon garçon. Or, ces divers mérites sont récompensés de la même manière, et Dieu est injuste,
Il est encore injuste puisque, d'après l'Ecriture même, parmi tant d'hommes qui ont souffert sur la terre, il y aura peu d'élus. Il est injuste, donc il n'existe pas.
Vous voyez bien que l'existence de Dieu, notamment du Dieu catholique, serait non seulement absurde, mais criminelle.

Conclusion
Il est temps de relever l'humanité abêtie par les religions aux pieds de cette divinité qui n'existe pas. Quand on est mort, on est bien mort ; il n'y a pas de paradis dans les cieux : le mieux est donc que nous fassions notre paradis sur la terre. *(Salves d'applaudissements prolongés.)*
« Toute cette dissertation, dit le journal radical, n'est pas, comme on le voit, d'une nouveauté bien éblouissante et d'un imprévu bien captivant et le moindre élève de philosophie a, sur ce point, plus que des clartés. Mais ces vieilleries, en passant par la bouche de Sébastien Faure, prennent un éclat particulier. Et ce n'est pas un mince courage que celui de se mesurer avec un orateur aussi redoutable, aussi rompu aux roueries de la discussion. M. Arnould, professeur de littérature française à l'Université de Poitiers, l'a pourtant fait. Et non sans

bonheur, parfois, avec une pointe de malice un peu aiguë, dans le feu de la discussion et la promptitude de la réplique»[11].

En effet, il est 10 heures, « M. Turpain se lève, rapporte un spectateur, et demande s'il y a des contradicteurs. Sébastien Faure est habitué à la contradiction. Quand, il y a 15 ans, Il vint à Poitiers faire une conférence sur un sujet analogue, il trouva devant lui l'abbé Bleau qui lui répondit victorieusement. Ce soir, c'est M. Louis Arnould, l'éminent et courageux professeur à la Faculté des lettres, qui vient faire entendre la voix de la logique et du bon sens. C'est un moment imposant, celui où M. Arnould demande la parole. Personne ne s'y attendait, car M. Arnould a tenu à ne parler à personne, pas même à ses amis, de son projet de réponse, afin de ne pas attirer un seul auditeur de plus»[12].

II. Contre-conférence de Louis ARNOULD

Pendant que, des premières galeries où il a entendu la conférence, il descend sur la scène, la salle est en proie à un bruyant tumulte. Lorsqu'il paraît, une salve d'applaudissements l'accueille, analogues à ceux qui saluent l'homme qui entre dans la cage de fauves : la foule crie bravo à qui va prolonger son plaisir.

Citoyens, *commence M. Arnould*, je ne demande pas mieux que d'apporter une contradiction au discours plein de talent de l'honorable conférencier *(applaudissements)*, mais je suis en droit de compter sur l'impartialité des Poitevins que je connais si bien depuis 25 ans, et aussi sur l'impartialité du bureau qui n'a qu'une chose à faire : c'est d'assurer ici la liberté de la parole.

Le Tumulte

Alors, au moment où M. Arnould commence les premiers mots de sa seconde phrase, la foule des auditeurs, comme mue par un mot d'ordre, pousse des cris, des hurlements, profère des injures : «Calotin ! Jésuite ! Mangeur de Bon Dieu ! Vendu ! » On jette un sou sur la scène ..... Debout au milieu, à deux pas de Sébastien Faure le contradicteur attend que la tempête passe pendant que des socialistes du bureau lui chuchotent le bon conseil d'abandonner la partie en face d'une salle en furie et d'un adversaire qui a une telle habitude de la parole qu'il est imbattable. Mais le contradicteur était décidé à attendre plutôt la nuit entière.

Cependant, l'orage ne se calme pas. Le président, M. Turpain, fait de loyaux efforts et s'écrie : «Citoyens, est-ce donc là l'impartialité à laquelle le contradicteur faisait appel tout à l'heure ?»

Il y a un quart d'heure que le tapage injurieux dure. Enfin, Sébastien Faure intervient courtoisement lui-même et obtient le silence, ou du moins un silence relatif. M. Arnould en profite pour prendre la parole, qui sera, jusqu'à la fin, coupée et souvent hachée de cris, de sifflets, de mots grossiers ou désobligeants. Il s'exprime à peu près ainsi :

La Conférence

Citoyens,

de grandes affiches s'étalaient, cette semaine, pour annoncer cette conférence, sur les murs de notre ville; elles contenaient, vous l'avez vu, des défis provocants adressés aux croyants. Pourquoi aux croyants ? Il suffisait de défier les déistes, les spiritualistes. Car le conférencier prétend à tout instant exposer et attaquer le Dieu des catholiques : or il ne dit pas un mot ni de Jéhovah, ni de la Trinité, ni du Christ, les trois principaux éléments qui composent la conception chrétienne de Dieu. Appelons donc les choses par leur nom, ce nom qui n'est pas sorti une fois des lèvres de M. Sébastien Faure. Il est ici le champion du MATÉRIALISME.

[11] L'Avenir de la Vienne du 19 février 1912.

[12] Le Courrier de la Vienne du 19 février 1912.

Pour moi, je ne viens pas ici en croyant, et je n'ai reçu mission de personne. Je viens ici simplement, en philosophe, en défenseur convaincu du SPIRITUALISME, ce spiritualisme qui fait (vous le savez, Monsieur Faure, si vous êtes bien informé) de rapides progrès en ce moment parmi les jeunes philosophes : de jeunes agrégés me disaient récemment qu'un véritable souffle métaphysique passait en ce moment sur la Sorbonne, dans la section de philosophie. C'est cette doctrine que je viens défendre, non pas en vous apportant des phrases sonores et parfumées, apprises par cœur et répétées les mêmes chaque soir de ville en ville, mais je vous parlerai franchement, rudement, avec une parole malhabile où vous saurez bien reconnaître l'accent de la sincérité et l'écho même de la vérité. *(Rares applaudissements, sifflets, cris, injures).*

Douze preuves de l'Inexistence de Dieu ! Il faut reconnaître que c'est bien beaucoup. L'on pense involontairement à cet autre, dans la chanson, qui donnait 36 raisons pour ne pas affronter le canon ; il en donnait 36 parce qu'il n'osait pas donner la seule, qui était la vraie. Il y a parmi vous, Citoyens, bien des maçons qui m'entendent, ils savent bien que lorsqu'ils construisent et qu'ils sont obligés de mettre une douzaine de moellons, c'est qu'il leur manque les trois ou quatre bonnes pierres de taille qui feraient bien mieux et bien plus solide à la place.
La première probité, lorsqu'on se mêle de réfuter une doctrine, c'est de commencer par l'exposer intégralement.
Or, est-ce le spiritualisme qui vous a été exposé et réfuté ce soir ? Jugez vous-mêmes, Le spiritualisme est composé, avant tout, de deux éléments inséparables : 1° Dieu, 2° l'âme, l'âme libre et immortelle.
Eh bien, l'honorable conférencier dans son exposé du spiritualisme, y conserve Dieu (et nous verrons tout à l'heure quel Dieu), il conserve l'âme, mais il refuse la liberté à l'âme, toutefois il lui garde l'immortalité et la perpétuité des châtiments, tout comme si elle avait été libre. Nous nous trouvons en présence d'un spiritualisme tronqué qui devient stupide, monstrueux pot-pourri que je repousse de toutes mes forces, n'y reconnaissant pas ma doctrine.

Une Démonstration de la Liberté
Je n'y reconnais même pas L'HOMME dans l'être qui nous est présenté.
Citoyens, vous savez bien, vous sentez bien que l'homme est libre. Je sais qu'il y a des atténuations de cette liberté, atténuations provenant de l'état physique ou moral, des circonstances, de la volonté d'autrui etc... Mais la liberté persiste toujours dans quelque mesure.

Cris. - Qu'est-ce que ça, nous fait tout ça ? Arrivez donc à Dieu, voila le sujet !
M. TURPAIN, président, - Citoyens, je vous demande de ne pas interrompre le contradicteur, qui est maître de sa méthode d'exposition. Il est d ailleurs en ce moment en plein dans son sujet.

M. ARNOULD. - Je sais qu'il est presque impossible de fournir une démonstration de cette grande vérité que nous sentons si bien, à savoir notre liberté. Cependant, voulez-vous une démonstration familière qui m'est personnelle et qu'aucun des négateurs de la liberté, aucun des déterministes à qui je l'ai produite, n'a pu réfuter.
Tenez, en ce moment, je veux me prouver à moi-même ma liberté. Je suis parfaitement libre sur cette scène de faire un pas soit en avançant mon pied droit, soit en avançant le gauche. Il est entendu que je ne veux aller nulle part ; je veux uniquement me prouver à moi-même ma liberté. Eh ! bien, je décide en moi-même d'avancer le pied droit. Au dernier moment, je change d'idée, j'ai le caprice, cela me chante, comme on dit, d'avancer le pied gauche, et

j'avance le gauche. Je défie n'importe quel philosophe au monde de me trouver un motif ou un mobile qui ait pu me forcer - puisque la démonstration était égale de part et d'autre - d'avancer le pied gauche plutôt que le droit.
Voyons, citoyens, vous sentez bien que vous êtes libres. Cette semaine, lorsque vous vous êtes arrêtés devant les grandes affiches, vous vous êtes dit dans un état d'absolue liberté : samedi, j'irai à la conférence. - Ce soir, une fois votre souper pris, vous n'avez pas quitté malgré vous votre famille, comme des hommes qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient; vous n'êtes pas entrés, hagards, dans cette salle de théâtre, comme des fous. Mais vous êtes ici par un effet de votre volonté parfaitement libre qui a combiné tous vos mouvements et tous vos actes.
Vous vous sentez si bien libres que vous aimez souvent à vous appeler des «prolétaires conscients et libres». Qu'est-ce à dire sinon que vous entendez être et devenir de plus en plus maîtres de votre propre volonté ?
Oui, l'homme est libre. Il agit librement, et non pas en esclave, et nous sentons bien que c'est ce qui fait notre principale dignité, et nous en sommes au fond très fiers, et nous avons raison de l'être,
Par là tombent tous les reproches que l'on adressait tout à l'heure à Dieu au sujet de nos imperfections morales dont nous sommes par conséquent bel et bien responsables, et au sujet de beaucoup de nos tares physiques qui viennent de nos imperfections morales. C'est, du coup, la ruine des preuves n° 4, 7, 9, 10 et 11.
La vérité est que Dieu nous a fait un superbe cadeau, qu'il a toujours respecté et respecte toujours en nous : la liberté. Mais c'est si je puis dire, un cadeau à double tranchant; nous pouvons en user ou en abuser. Si nous en abusons, nous commettons librement le mal moral. Comment donc aller ensuite jeter ce mal moral à la face de Dieu comme une injure, lorsque ce mal est lui-même la preuve que Dieu ne nous oblige pas à faire fatalement le bien et qu'il respecte notre liberté ?
Non, décidément, dans cet être découronné de la liberté, je ne reconnais pas l'homme, l'homme vrai, l'homme tel qu'il existe, pas plus que, au cours d'une précédente conférence communiste sur la Cité future, je ne reconnaissais l'homme, après qu'on l'avait dépouillé de l'instinct naturel de la propriété et du goût du "chez-soi". Que l'on nous parle de l'homme, soit; mais que Ion ne commette pas ces grandes erreurs de psychologie si l'on veut que nous le reconnaissions.

Sur la Connaissance de Dieu
Je ne reconnais pas plus DIEU dans le portrait qui nous en a été tracé.
On nous a fait voir un Dieu rapetissé avili, ramené à la taille de l'homme et même plus bas, un Dieu, si je puis dire, embourgeoisé.
On nous a parlé de ses yeux, de ses oreilles, de son ennui, de ses colères, de ses cruautés, etc, etc. On nous le décrit comme si on le connaissait à fond, familièrement, et puis après l'on vient nous dire; "Un pareil Dieu ne peut pas exister". C'est bien mon avis. Au fond on n'a fait qu'une chose c'est de projeter toutes nos petitesses humaines sur la notion de Dieu, on a fait ce que craignent tant les esprits philosophiques tels que Sully-Prudhomme, on a fait ce qu'ils appellent de l'anthropomorphisme en parlant de Dieu, et, en face de cette silhouette caricaturale on nous dit que nous ne pouvons pas nous prosterner. Je le crois bien. Pour moi je plaindrais de toute mon âme ceux qui adoreraient le Dieu grotesque et monstrueux qui a été tout à l'heure dressé en pied devant vous.
Pour moi, modeste penseur, je me rallie aux grands philosophes qui me répètent que je ne puis connaître Dieu dans ses grandes lignes, que je ne puis pas le comprendre tout entier.

Il y a quelques mois, citoyens, je me promenais sur les plages de la Méditerranée et je pensais à ce qui est arrivé, dit-on, il y a bien des siècles, à l'un des grands philosophes de l'humanité qui s'appelait saint Augustin.
Marchant de long en large, au bord de la mer bleue, il s'efforçait, mais en vain, de comprendre Dieu tout entier dans son cerveau pourtant si puissant, et il apercevait, à quelque distance, sur le rivage, un petit enfant qui avait une coquille à la main et qui, indéfiniment, avec un autre coquillage, puisait de l'eau dans la mer pour la verser dans le minuscule contenant. Augustin s'approche intrigué :
- Eh ! que fais-tu mon enfant ?
- Je voudrais faire tenir la mer dans cette petite coquille.
- Mais c'est impossible, mon pauvre enfant.
- Et l'enfant le regardant fixement lui réplique : Ce n'est pas plus insensé que d'essayer de faire tenir Dieu avec ses attributs infinis dans ton pauvre cerveau d'homme.
Voilà la vraie attitude philosophique. Savoir, sentir, être sûr que Dieu existe, qu'il nous dépasse infiniment, et ne pas prétendre donner mille petits détails sur Dieu ni faire la carte détaillée de Dieu comme on fait le plan d'une maison.

La Toute Puissance de Dieu
Alors cette connaissance certaine, sans être méticuleuse, que j'ai de l'infinie puissance de Dieu, fait tomber misérablement les deux premières preuves comme les deux dernières lancées contre Dieu créateur, les numéros 1, 2, 5 et 6.
Je ne puis pas concevoir Dieu, ainsi que l'on nous y invitait tout à l'heure, comme l'horloger du coin. Mais je sais son infinie puissance d'où découle son pouvoir de Créateur.
Comment est-il Créateur ? On nous déclare qu'il n'a pu prendre la matière de sa création que ou en lui, ou dans la matière, et M. Sébastien Faure use là, comme très souvent, du dilemme, sans se douter peut-être qu'il est dans la patrie de notre illustre Emile Faguet, qui a dit quelque part : « Presque toutes les fois que l'on dit : "de deux choses l'une", faites bien attention, c'est qu'il y en a une troisième. »
Tel est le cas qui se présente ici. Dieu n'a besoin de tirer les éléments de la Création ni de lui-même, ni de la matière : il les a tirés de rien du tout, du néant, parce qu'il est infiniment plus fort que nous et que nos horlogers, même les plus forts, et c'est toujours cela que l'on a entendu par : CRÉER.
Qu'est-ce qu'on vient nous dire que Dieu a eu le besoin de créer et que du moment qu'il a éprouvé un besoin, il n'est plus Dieu ? (No 6.) Mais c'est le traiter encore et toujours en homme. Dieu se suffisait dans sa magnifique et riche existence solitaire. Il a voulu en sortir par un élan d'amour incomparable, il a rêvé de se manifester au dehors, de s'extérioriser en quelque sorte et de se retrouver en des êtres qui le serviraient et l'aimeraient : en récompense de quoi il leur proposerait un bonheur immortel. Et voilà le sublime acte divin que tour à tour l'on reproche à Dieu ou l'on déclare impossible.
La preuve la plus extraordinaire, je dirais volontiers la plus divertissante, c'est le numéro 5 : "Dieu a changé deux fois parce qu'il a créé" !
Je pourrais me contenter de répondre avec les philosophes, le temps n'existe pas pour Dieu, c'est une manière de compter et de sentir tout humaine dont on ne conçoit pas, au fond, d'application en dehors de l'humanité.
Consentons cependant à traiter les choses humainement, au moyen de grossières analogies humaines. Alors, de grâce, ne ravalons pas Dieu, même au-dessous de l'homme. Est-ce qu'un homme est changé parce qu'il a produit quelque chose ? Est-ce qu'un Michel-Ange, le jour où il a enfanté le "Moïse" ou bien le "Jugement dernier", n'est plus Michel-Ange ? Mais il l'est plus que jamais, et son cerveau, creuset toujours en fusion, se remet sans arrêt à la pensée et au travail afin de préparer quelque nouveau chef-d'œuvre qu'il arrivera peut-être à réaliser un

jour. Michel-Ange a toujours été lui-même depuis son premier jour jusqu'à son dernier soupir, avant, pendant, après ses multiples chefs-d'œuvre, et vous voudriez nous faire croire que Dieu n'est plus le même, du moment qu'il a créé. C'est à nous maintenant à nous écrier : "Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?"
Non, décidément, dans ce bon petit bourgeois qui ne sait que réparer une montre, dans ce bonhomme qui s'embête au ciel, et qui, un beau jour, crée pour se désennuyer et se repaître cruellement des larmes des hommes, et qui, de plus, par cette création se trouve subitement métamorphosé, je ne reconnais pas mon Dieu, je ne reconnais pas Dieu. De ce Dieu là, je ne crains pas de le dire, je suis l'athée ! *(Mouvement d'étonnement).*

Le Problème du Mal
Si le Dieu des philosophes spiritualistes est infiniment puissant, il est, en second lieu, infiniment bon, mais pas d'une bonté fade, nian-nian et névrosée comme l'est trop souvent celle des générations actuelles, mais d'une bonté ferme.
Ah ! sans doute, il y a un mystère dans les épreuves que Dieu nous envoie, et je ne suis pas étonné qu'il y ait un mystère dans ma philosophie : toutes les fois même que l'on me présente un système de philosophie qui prétend rendre compte de tout, de l'homme, de son origine et de sa destinée avec une clarté parfaite jusque dans les moindres détails, je flaire un peu de charlatanisme : un reste de mystère dans certaines de ses parties m'a toujours semblé être pour un système une garantie de vérité.
Ceci dit, voyons ce que sont les épreuves humaines permises par Dieu.
Le contradicteur pensait que cette argumentation sur le problème du mal serait la plus dure à faire passer. C'est le contraire qui arriva. Un auditeur a déclaré depuis : «Dans cette foule surexcitée, l'on aurait entendu, à ce moment, voler une mouche, et le passage descriptif (suivant) porta autrement que n'avait fait la description correspondante de l'incendie par Sébastien Faure.» Ceci dit pour éclairer les camarades sur la psychologie populaire.

Citoyens, il est plus d'un père de famille parmi vous à qui il est arrivé cette chose affreuse qui m'est arrivée à moi, et je ne puis pas y penser de loin sans émotion, à savoir d'avoir à jeter son jeune enfant sous le couteau du chirurgien ? Rappelez-vous comment les choses se passent. Durant les jours qui précèdent on avait soi-même le cœur angoissé, et plus ou moins lâchement on cachait la terrible réalité à son petit. Enfin le jour fatal est venu, le chirurgien est là, et vous malheureux père, vous poussez votre enfant dans les bras du chirurgien pour une opération que vous préféreriez cent fois avoir à subir vous même. Et votre enfant se rendant compte tout-à-coup de ce qui l'attend, frissonne à l'aspect du bistouri et, chose plus terrible encore, il vous lance un regard navrant que vous verrez toute votre vie au fond de vos prunelles, tout en vous jetant ce cri de détresse qui vous résonne jusque dans les moelles : "Papa ! tu m'abandonnes !"... Y a-t-il dans l'existence, je vous le demande, des minutes plus terribles que celles-là ?
Cinq ans après, l'enfant a grandi, il est devenu un beau jeune homme, bien droit sur ses jambes, sauvé d'une infirmité pour toute sa vie par l'opération de son enfance. Il s'approche un jour de vous, et, les yeux dans les yeux, il vous dit : "Papa, je comprends maintenant, je te remercie de m'avoir fait opérer, et même je t'en aurais toujours voulu si tu ne l'avais pas fait".
Eh ! bien, citoyens, Dieu fait le chirurgien avec nous; il nous éprouve, il nous afflige, parce que, avec sa connaissance supérieure, il sait que c'est pour notre bien.
Réfléchissez donc un instant qu'il y a une différence infiniment plus grande entre vous et Dieu, qui est d'une toute autre nature qu'entre l'enfant et son père, puisque l'enfant dans peu d'années deviendra l'homme qu'est son père; et cependant l'enfant lui-même ne comprend pas ce que lui veut son père. A plus forte raison, comment nous, simples hommes, avons-nous

l'audace de demander des comptes à Dieu et de le blâmer d'en agir de telle et telle façon avec nous ?
D'ailleurs, avouons-le donc franchement, il nous arrive à tous, tant que nous sommes, après quelques années écoulées, de comprendre, nous aussi, sur tel ou tel point, pourquoi nous avons été éprouvés. A qui n'est-il pas arrivé de désirer de toutes les forces de son être occuper une place, conclure un marché, obtenir la main d'une jeune fille ? *(Cris et ricanements : Ah ! Ah ! Ah !)*
Eh ! bien, citoyens, qu'est-ce que vous trouvez d'extraordinaire à ce que je dise que, les uns ou les autres, nous avons désiré obtenir, pour l'épouser, la main d'une jeune fille ?
Nous n'avons pas réussi et nous en avons cruellement souffert, nous en avons pleuré peut-être des larmes de sang.
Quelques années après, nous apprenons que cette jeune fille est morte, que cette maison d'affaires où nous désirions tellement entrer a fait faillite et qu'en somme notre échec, notre souffrance d'hier fait notre bonheur d'aujourd'hui. N'est-ce pas là une partie des conversations humaines ? Et nous ne passons guère une semaine sans entendre des réflexions dans le genre de celle-ci : « Ah ! j'étais bien bête de me désoler, à telle époque, de tel insuccès, de tel ennui ! »
Vous voyez donc quelle est la faiblesse de l'objection n° 10, du dilemme sur Dieu «ou impuissant ou injuste» de ne pas nous exempter des épreuves. M. Sébastien Faure n'a décidément pas de chance avec ses dilemmes. D'ailleurs, celui-ci n'est pas de lui, il est de Bayle au début du XVIIIe siècle. Dieu n'est pas plus impuissant ou cruel que le père qui ne veut pas exempter son fils d'une opération.
L'un et l'autre conduisent leurs enfants par des voies obscures, mais certaines, à leur bien définitif.
De plus, ces épreuves, qui ne sont que les limitations de la condition humaine, de quel stimulant perpétuel n'ont-elles pas servi à l'énergie de l'humanité ?
Il y a un vieux proverbe qui dit : "Nécessité est mère d'industrie". II pourrait vraiment résumer l'histoire de l'humanité. L'homme est nu, grelottant dans ses cavernes préhistoriques : peu à peu il se fait des vêtements, il invente des armes pour la chasse, il trouve la société, et pas à pas se constitue la civilisation. Par lui-même il n'avance que lentement et avec des pas lourds qui ont besoin d'un sol ferme : et le voilà qui découvre le cheval, la voiture, puis le chemin de fer à vapeur, l'électricité, l'automobile. Beaucoup des pauvres humains, dans les premiers âges de la terre, se trouvent enfermés dans une île : ils se délivrent bientôt en lançant les bateaux de toute forme sur les eaux. Et voilà à présent l'humanité, toujours plus audacieuse, qui conquiert le dernier élément par la navigation aérienne.
Qu'est-ce qui a produit tout cela ? Rien autre que l'infirmité humaine qui a fait travailler sans arrêt la grande âme de l'homme. Quel admirable spectacle ! Et ne vaut-il pas celui que nous présenterait l'homme dénué de toute épreuve ? à savoir un pacha béat et grossissant parmi toutes les satisfactions, dès le début, à portée de sa main. Vous savez bien que vivre vraiment c'est agir et que c'est là ce qui fait l'honneur de l'homme.
Faites bien attention, citoyens : vous êtes fiers de votre liberté et vous reprochez cependant à Dieu de vous l'avoir donnée et par là d'avoir rendu possible le mal moral ! Vous vous enorgueillissez souvent du progrès, et cependant vous blasphémez Dieu qui l'a fait sortir du mal physique !

« Peu d'Elus »

L'honorable conférencier a dit, en développant sa preuve n° 12 : Dieu est injuste puisqu'il y aura peu d'élus. Mais il interprète bien vite une parole célèbre[13] dont le sens est très fort

[13] Evangile de saint Mathieu, XXII. 14.

discuté : il ne sait pas que le mot semble s'appliquer surtout aux Juifs contemporains de Jésus-Christ, et que d'ailleurs les théologiens se sont, pour ainsi dire, partagés sur ce point en deux camps : ceux qui soutiennent le petit nombre, ceux qui affirment le grand nombre des élus.

L'Eternité des Récompenses

Il nous a encore dit : Dieu est injuste en ce que les sanctions sont disproportionnées aux fautes : c'est parfaitement vrai, du moins en apparence, pour notre petite jugeotte humaine, et cependant au fond la punition sera méritée par celui qui durant toute sa vie aura abusé de sa liberté.

Mais vous ne nous parlez jamais que des punitions. Vous ne nous parlez pas des récompenses, dont vous ne soufflez pas un mot. Ne sont-elles pas disproportionnées aussi ces récompenses qui ne finiront jamais ? Citoyens, qu'est-ce qu'on vous demande, en somme ? D'être pendant 20 ans, 50 ans, 80 ans, 100 ans tout au plus pour ceux qui vivront le plus parmi nous, de braves gens, c'est à dire d'être bons pour vos parents, pour votre femme et vos enfants d'aimer la droiture dans votre conduite, la justice et la générosité, et vous aurez alors une éternité de récompense.

Telle est ma philosophie spiritualiste que je ne trouve pas si bête, qu'en pensez-vous ? et qui, de plus, est admirablement inspiratrice d'activité et de vertu. *(Toute cette partie est écoutée avec la plus visible attention, personne n'interrompt, et les applaudissements à la fin des principaux développements sont de plus en plus nourris).*

L'Eternité et l'Intelligence de la Matière ? ?

Voilà ma philosophie. Et la vôtre, Monsieur Faure, quelle est-elle ?

Vous dépouillez Dieu de tous ses grands attributs, pour en faire quoi ? Pour les donner à la matière, la MATIÈRE avec une majuscule. Qu'y gagnez-vous ?

Au lieu d'un Dieu, une Déesse.

Car il vous faut ajouter foi d'abord à l'éternité de la Matière, ce qui est au fond le pivot de votre système. La Matière n'a pas eu de commencement comme elle n'aura pas de fin : elle existait il y a des milliers et des milliers d'années, - elle a toujours existé, ce qui est beaucoup plus difficile à concevoir, remarquez-le, pour la Matière que pour Dieu qui est éternel par définition. De plus, vous n'êtes pas avec les dernières découvertes de la Science : il n'est plus personne qui ignore que le célèbre docteur Gustave Le Bon et Bernard Brunhes, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Clermont-Ferrand et directeur de l'Observatoire du Puy-de-Dôme ont saisi certains signes de dématérialisation des corps.

En second lieu, il faut ajouter foi à l'intelligence de la matière. Pour vous, c'est la matière qui pense, qui remplace ce que nous, spiritualistes, nous appelons l'âme; mais, scientifiquement, rien n'est moins prouvé.

Un de mes amis, docteur positiviste, m'a donné à lire un des livres les plus modernes et les plus complets sur le Cerveau : il est fait par un Allemand, le docteur Paul Flechsig, professeur à l'Université de Leipzig. Je l'ai lu d'un bout à l'autre et médité pendant plusieurs mois avec le plus grand soin. J'y ai vu comment les cellules nerveuses de notre cerveau vibraient, qu'il y a des localisations cérébrales, que nous possédons des milliards de filets nerveux et que ces faisceaux comportent des systèmes de ramifications appelés neurones. Mais comment, là ou ailleurs, des sensations particulières peuvent-elles se transformer en idées générales ? Le docteur Flechsig, ce spécialiste du cerveau, montre d'un bout à l'autre de son livre que, dans l'état actuel de la science, il est impossible de le déterminer. Voilà ce que me répondent, quand je les consulte, les vrais savants.

Tous les savants parlent des lois de la matière. Vous en parlez même, M. Faure, plus que les autres, puisque vous prétendez qu'elles s'imposent impérieusement à l'homme. Mais alors, c'est la matière, pourtant toute puissante selon vous, qui s'est imposé à elle-même ces lois ? A

quel moment de son activité l'a-t-elle fait ? Est-ce avant d'agir, est-ce pendant son action même, est-ce après ? Le mystère et l'absurdité se disputent ici les solutions.
Continuons. Comment expliquez-vous donc les organisations les plus compliquées du corps ? Par les tâtonnements du hasard ? C'est totalement invraisemblable. Il n'y a qu'un seul moyen, dans votre système : c'est de prêter à la matière l'intelligence et la toute puissance d'un Dieu.
Autrement, croyez-vous que ces constellations, que nous allons admirer au-dessus de nos têtes, cette nuit, en sortant du théâtre, suivent la même courbe éternelle par hasard, par raccroc ?
Croyez-vous qu'elle est un coup heureux du hasard, cette constitution merveilleuse de notre oreille interne composée de 8.000 parties principales percevant 16.000 sons, grâce à une membrane où sont tendues 6.000 cordes de un demi millimètre à un 20ième de millimètre ?
Sont-ils des réussites de la simple matière ces prodiges que nous a révélés le célèbre entomologiste Fabre, par exemple cette Ammophile des Sables, ne mourant qu'après avoir laissé à ses larves des chenilles vivantes qu'elle a eu soin de paralyser en les piquant chacune à leurs neuf centres nerveux ? Ma raison se refuse à l'admettre. M. Fabre a passé toute sa vie à étudier la matière dans les insectes; il est l'homme du monde qui la connaît le mieux et il est un grand spiritualiste.
En somme, toute cette intelligente organisation, toute cette prévoyance, toute cette fixité, tout cet équilibre, est-ce, je vous le demande, le fait du hasard ?

L'opinion de Victor-Hugo

Nous allons demander la réponse à notre grand Victor Hugo, dans la Préface philosophique qu'il avait préparé pour son roman des Misérables, préface inédite, qui vient seulement d'être publiée et que plus d'un parmi vous sans doute ne connaît pas encore :
« ... L'homme devant l'immanent sent sa petitesse et sa brièveté, et sa nuit, et le tremblement misérable de son rayon visuel. Qu'y a-t-il donc là derrière ?
» Rien dites-vous ?
» Rien ?
» Quoi ! moi ver de terre, j'ai une intelligence, et cette immensité n'en a pas ! Oh ! pardonne-leur, Gouffre !
» Mais, qui que vous soyez, regardez-donc au-dessus de vous, regardez au-dessous de vous, regardez cette chose, ce fait, cet escarpement, ce vertige, cette obsession, cette urgence, l'infini ! .
» Plus de mesure possible, le même fourmillement et la même genèse partout, dans la sphère céleste et dans la bulle d'eau, les trois mille espèces d'éphémères, pour un seul rosier, constatés par Bonnet de Genève, l'anneau de Saturne qui a soixante sept mille cinq cent lieues de diamètre, les dix-sept mille facettes de l'œil de la mouche, les trois astres versicolores d'Aldébaran qui tournent concentriquement à raison de cent millions de lieues par minute, les fourmis qui viennent sur les jasmins traire les pucerons, le calcul des parallaxes, cette échelle sidérale, inutilement appliqué aux astres fixes, le diamètre de notre orbite, soixante-dix millions de lieues, insuffisant à créer un écart qui puisse troubler la parallèle des étoiles et servir de base à leur triangulation, le bolide et la comète, le volvoce et le vibrion, Vénus, le soir, au-dessus des solitudes de la mer, cet inconcevable bruit pareil au frôlement de la soie qui, au pôle, accompagne les aurores boréales, les nébuleuses, ces nuées de l'abîme, les moisissures, ces forêts de l'atome, les ouragans de Jupiter, les volcans de Mars, les hydres nageant dans les globules du sang, l'infiniment grand de Campanella, l'infiniment petit de Swammerdam, l'éternelle vie à jamais visible en haut et en bas ...
» - Otez-moi de là-dessous, si vous ne voulez pas que JE PRIE ! »
Préface philosophique inédite des Misérables. Edition Nationale, Misérables, 1ère partie, Fantine, p. 345, t. 3.

"Ce passage, rapporte un témoin, produit une profonde impression sur la salle. Le contradicteur a gagné à lui une grande partie de l'assemblée qui, jusqu'ici, lui avait été hostile. Une véritable ovation salue cette lecture"[14].

En résumé, vous voyez que Dieu est la seule explication logique :
1° De l'origine du monde;
2° De l'ordre dans l'univers.

Preuve du Consentement universel
En 3° lieu, toutes les nations, toutes les peuplades, toutes les tribus du monde entier ont foi dans la divinité, ainsi que l'a irréfutablement démontré le grand naturaliste de Quatrefages. Et que l'on ne vienne pas nous dire que ce sont uniquement les peuplades naïves et primitives qui croient en Dieu : les plus beaux progrès de l'humanité ancienne se sont faits par les Grecs qui furent de grands déistes;
4° Enfin tous les grands hommes, ou presque tous, ont cru en Dieu : nommons au hasard les grands philosophes de la Grèce : Socrate, Platon et Aristote, - chez les Romains : Cicéron, Sénèque, Tacite et Juvénal - puis saint Augustin et saint Thomas d'Aquin *(Oh ! Oh ! Oh !)*
Eh bien, quoi ! Citoyens, vous n'empêcherez pas que saint Thomas d'Aquin et saint Augustin aient été parmi les grands esprits de l'humanité. - Gutemberg et Christophe Colomb, et ces grands hommes qui sont venus, ici, à Poitiers, au XVIe et au XVIIe siècle, Rabelais, Descartes, Pascal et Molière et au XVIIIe siècle qui s'est appelé le siècle des lumières, nous saluons parmi les croyants en Dieu, le grand savant Newton, Montesquieu, Buffon, l'illustre naturaliste qui, après avoir passé 50 ans à fouiller la matière, définissait ainsi la Nature :
« La Nature est le système des lois établies par le Créateur pour l'existence des choses et pour la succession des êtres ».
Et Voltaire ? Voltaire, le grand ennemi du catholicisme, vous savez ce qu'il disait : "Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer."
Vous connaissez encore de lui ces deux vers célèbres :

> Quant à moi plus j'y pense et moins je puis songer,
> Que celte horloge existe et n'ait point d'horloger.

Qui vous nommerai-je encore ? Je n'éprouve que l'embarras du choix : Washington, le héros de l'indépendance de l'Amérique, et nos pères de la Révolution, les membres de l'Assemblée Constituante, et les grands esprits du XIX° siècle : Darwin, Victor Hugo et Lamartine, Michelet, Claude Bernard, Pasteur et Branly ... et il y en a même pour qui l'on a organisé une conspiration du silence autour de leur croyance, par exemple Lamarck, le fondateur du système français de l'Evolution. Le 13 juin 1910, vous vous en souvenez, une statue lui a été élevée au Jardin des Plantes de Paris, une voix très officielle est venue l'inaugurer et a célébré, dans un discours que vous avez tous lu, le matérialiste de génie et l'anticlérical qui «a détruit la vieille croyance ... en la création mécanique du monde».
Eh ! bien, j'ai eu l'idée d'aller regarder moi-même dans les ouvrages de Lamarck, et savez-vous ce que j'y ai découvert ? qu'il y est question de Dieu, de l'Etre suprême d'un bout à l'autre, par exemple :
« Parmi les conséquences que l'homme a su tirer de ses observations, l'une d'elles lui a inspiré la plus grande de ses pensées. Effectivement, étant le seul des êtres de notre globe qui ait la faculté d'observer la nature et de considérer son pouvoir sur les corps, ainsi que les lois constantes par lesquelles elle régit tous les mouvements, tous les changements qu'on leur observe, les actions même que certains d'entre eux exécutent, il est aussi le seul qui ait senti la

---

[14] "Un assistant" dans le Courrier de la Vienne (19 février 1912).

nécessité de reconnaître une cause supérieure et unique, créatrice de l'ordre de chose admirable qui existe. Il parvient donc à élever sa pensée jusqu'à l'Auteur suprême de tout ce qui est, jusqu'à l'Etre suprême dont je viens de parler, jusqu'à Dieu enfin, à qui l'infini en tout paraît convenir, l'homme a donc conçu une idée indirecte, mais réelle, d'après la conséquence nécessaires de ses observations»[15].
Tous, tous, vous dis-je, croient en Dieu, y compris M. Sébastien Faure dans sa jeunesse.
Contre eux, c'est-à-dire contre des centaines et des centaines de grandes intelligences de tous les temps et de tous les pays, nous voyons se dresser une douzaine d'esprits qui comptent, parmi lesquels M. Sébastien Faure deuxième manière.

Conclusion
Donc, citoyens de Poitiers, continuez avec confiance à croire en Dieu comme vous le faites depuis des milliers d'années, comme vous le faisiez au temps des Celtes, qui nous ont laissé leurs pierres druidiques; au temps des Gallo-Romains, qui ont bâti ici des temples magnifiques à Mercure et à d'autres divinités; au temps des Francs, des Français du moyen-âge, qui ont enraciné sur la montagne de Poitiers leurs superbes églises romanes ou gothiques; comme les Poitevins, qui ont fait briller, tel Rabelais, la Renaissance littéraire en cette ville; comme les plus grands génies du XVIIe siècle qui ont foulé nos vieux pavés; Descartes et Pascal, comme les philosophes du XVIIIe siècle et les penseurs du XIXe; comme notre grand Victor-Hugo, enfin, qui a changé sur tous les points, à la seule exception de celui-là; qui, au bout de quatre-vingts ans de pensée, lui, le socialiste et l'anticlérical de la fin de sa vie, laissait à l'humanité comme dernier terme de ses méditations, cette affirmation suprême inscrite dans son testament : « ... Je demande une prière à toutes les âmes. JE CROIS EN DIEU ! » *(Cris, sifflets, tumulte, applaudissements prolongés.)*

Il est 11 h. 1/4. Alors va commencer un corps-à-corps serré qui ne prendra fin que deux heures un quart plus tard.
M. le docteur Biraud engage d'abord une escarmouche, malgré les huées de la salle, en disant de sa place au conférencier :
Vous prétendez n'ajouter foi qu'à vous-même. Cependant au sujet des lois de la nature vous vous en rapportez bien aux autres, par exemple à Newton pour la loi de la pesanteur.
Sébastien FAURE. – Pas le moins du monde. Sur la pesanteur, comme sur tout le reste, je ne crois qu'à mon expérience personnelle.
Docteur BIRAUD. - Sur les lois générales de la pesanteur, pour moi j'aime mieux croire à Newton qu'à Sébastien Faure. Chacun son goût.

III. Le Duel entre Sébastien FAURE et Louis ARNOULD

M. Sébastien Faure commence cette controverse philosophique par un incident tout personnel : piqué au vif de ce que son contradicteur a parlé de ses phrases répétées chaque soir dans toutes les villes de France, Sébastien Faure répond que partout il rencontre les mêmes objection : la partie est donc égale. *(Salve d'applaudissements.)*
Louis ARNOULD. - Pas le moins du monde. Les contradicteurs sont chaque soir différents, tandis que vous, vous êtes toujours le même, ce qui fait une différence du tout au tout.

---

[15] *Système des connaissances positives de l'homme restreintes à celles qui proviennent directement on indirectement de l'observation, février 1820*, p. 7. Ce passage est cité avec beaucoup d'autres par l'un de derniers parents du naturaliste, M. Jean Friedel, qui porte, lui-même, un nom de savant, dans une précieuse petite brochure de 15 pages, intitulée L'Idée de Dieu. chez Lamarck (Paris, Société générale d'impression, rue Ganneron, 21), 1909.

Pour ce qui est de la liberté, Sébastien Faure l'admet dans le cas qui a été proposé d'un pas fait soit à droite, soit à gauche.
Mais ajoute-t-il, je certifie que, si au lieu d'avoir le plancher de cette scène, mon contradicteur avait un précipice à droite, il ferait certainement un pas à gauche. *(Tonnerre d'applaudissements)*. On est fatalement entraîné du côté où l'on a la plus forte raison d'agir. Les spiritualistes eux prétendent que l'on agit au hasard, sans aucune espèce de mobile ni de motif.

Le Mécanisme de la Liberté
Louis ARNOULD. - Je prends acte d'abord de l'accroc que le conférencier vient de faire à son déterminisme en admettant dans certains cas la liberté. Mais pour les autres cas il me semble méconnaître entièrement le mécanisme très délicat de l'action humaine tel qu'il est analysé par les spiritualistes.
Il est entendu que l'action se fait dans le sens où l'emporte la plus forte somme des motifs ou des mobiles, mais il s'en faut que l'enfoncement d'un plateau de la balance se fasse fatalement, automatiquement. Il y a en nous une faculté qui est supérieure à l'opération de la double pesée et qui est capable d'alourdir tel ou tel plateau sans y rien rajouter de nouveau. Par exemple je me trouve placé entre mon plaisir et mon devoir. La pensée du plaisir enflamme mon imagination et va faire pencher la balance de son côté. Mais j'entends au fond de moi une toute petite voix, très faible, qui me dit qu'il faut aller du côté du devoir. Alors je vais alourdir le plateau du devoir, et pour cela je me mets à l'œuvre, car la chose ne se fait pas automatiquement. D'une part, à force de volonté, je mets en quelque sorte ma main devant mes yeux pour leur cacher l'attrait du plaisir, je m'empêche moi-même de le considérer et de m'enflammer en pensant à sa réalité, à son intensité. Je réduis, j'atrophie donc le poids-plaisir. - D'autre part, ce vague sentiment du devoir qui n'était qu'à l'horizon de ma pensée, je le fais venir, je le fais approcher, je l'augmente dans mon esprit par la considération intellectuelle et par l'imagination. J'essaie de me représenter par exemple la satisfaction que j'aurai, moi et les personnes que j'estime le plus, si je fais mon devoir : j'hypertrophie le poids-devoir, et il est bien vrai que c'est ce poids qui entraîne le plateau et qui fait déclencher l'action, mais je vois bien que c'est moi-même, ma volonté, ma liberté qui lui a peu à peu conféré toute la densité nécessaire pour entraîner l'action du bon côté. Telle est la profonde théorie spiritualiste, appuyée sur l'observation même du tréfonds de l'acte humain,
Il est très tard, mais le contradicteur trouve cependant le moyen d'exposer les deux autres grandes preuves de l'existence de Dieu qu'il n'a pu encore donner :
1° L'existence en nous de la notion de l'infini qu'aucune sensation particulière ni élaboration de sensation finie n'est capable de nous donner;
2° Dieu auteur de la Loi morale.
Pendant qu'il les discute pied à pied avec Sébastien Faure, plusieurs incidents se produisent, caractéristiques.

Un Incident
D'abord, Louis Arnould, en parlant du devoir, avait employé les expressions «impératif catégorique» et «obligation morale».
Aussitôt, Sébastien Faure triomphe et s'écrie :
Vous voyez bien, citoyens : puisqu'il y a, de l'aveu même de mon contradicteur, une «obligation morale» et un «impératif catégorique», la liberté n'existe pas ! Car qui dit «catégorique» dit un ordre auquel il est impossible de se soustraire.
Louis ARNOULD. - Mais c'est un contre-sens absolu.
(Mais oui ! mais oui ! crient plusieurs jeunes gens au balcon).

Alors, Sébastien Faure, en proie au plus grand énervement, bondit devant la rampe et, gesticulant vers les interrupteurs :
- Eh ! bien, dites donc ce que c'est, vous autres ! Voilà, on crie « Mais oui ! mais oui. » et l'on n'est pas capable après de s'expliquer. Allons, à vous maintenant ! termine-t-il en se tournant vers Louis Arnould.
Louis ARNOULD. - J'ai employé le terme «d'impératif catégorique» avec tous les philosophes à la suite de Kant, et il n'est personne, habitué à la philosophie, qui ne sache que c'est le synonyme d'obligation morale. Or l'obligation morale n'oblige nullement à l'absolu. Par exemple, en arrivant dans une ville, je suis moralement obligé de faire quelques visites à des voisins, à des camarades, ou à des collègues, mais ni les gendarmes ni aucune nécessité ne me forceront à suivre cette obligation, à laquelle je demeure parfaitement libre de résister. Il est vraiment incroyable que quelqu'un qui se pique de philosophie, puisse se tromper aussi lourdement sur le sens d'un mot qui est du vocabulaire courant de la philosophie.

Un Aveu précieux
Sébastien FAURE. - Mais je ne suis pas philosophe. Je ne l'ai jamais prétendu.
Louis ARNOULD. - J'en prends acte avec le plus grand soin. Vous le dites vous-même : vous n'êtes pas philosophe. Et vous vous attaquez à l'un des plus hauts problèmes de la philosophie : l'existence de Dieu !

Un nouvel Incident très vif
L'incident suivant ne fut pas moins chaud. Chemin faisant, M. Arnould avait fait allusion au scandale de ces entrées payantes pour entendre discuter contradictoirement les problèmes les plus élevés de la métaphysique.
- Ces belles passes d'armes, avait-il ajouté, devraient être entièrement désintéressées et, dans une République bien ordonnée, il devrait y avoir, jusque dans le moindre village, une salle gratuite où le peuple pourrait venir entendre discuter des plus hautes idées.
A ce moment, Sébastien Faure, saisi par une violente colère, fait un pas vers son contradicteur, dont il n'est plus séparé que d'un mètre environ. Il est aussi rouge que celui-ci est pâle : Louis Arnould attend sans bouger la suite de la lutte, quelque forme qu'elle doive prendre, et le bruyant auditoire eut un instant de silence de mort.
- C'est une mauvaise action que vous avez fait là, s'écrie, à peu près en ces termes, le conférencier hors de lui, et l'on reconnaît bien là les insinuations perverses de ceux qui sont élevés dans le sein de l'Eglise catholique. Voilà une injure que l'on me fait tous les soirs, et il est temps que ça finisse. Je répondrai donc à mon contradicteur que dans une République bien ordonnée, comme il le dit, il y aura probablement des salles de théâtre dont la location sera gratuite, ainsi que le l'éclairage, des compagnies de chemins de fer qui transporteront les conférenciers sans qu'ils aient à payer leur place, des hôteliers qui les nourriront et les coucheront pour leurs beaux yeux, enfin, il n'y aura pas dans la rue une quarantaine d'enfants qui n'ont à compter que sur moi pour les recueillir et les élever à la «Ruche». Ah ! je sais bien, finit-il en ricanant, que si j'étais resté dans le sein de la bonne mère l'Eglise, si je voulais y revenir, je jouirais de bons revenus et d'une grasse prébende. C'est cela qu'elle voudrait. Mais. cela jamais.

Quoiqu'il en soit, deux choses sont évidentes :
1° que ce point est particulièrement sensible au conférencier;
2° qu'il revient, a propos de tout, à parler de l'Eglise et du catholicisme, même dans une discussion purement philosophique : c'est là, chez lui la véritable obsession.

Critique du Consentement Universel
Sébastien Faure se prend alors à railler la preuve du consentement universel des peuples au sujet de l'existence de Dieu : on le trouve bien chez les peuples, mais il s'agit de la période primitive dite "de foi" chez les nations.
Louis ARNOULD. - Je n'ai qu'une brève réponse à faire : J'ai cité les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, celui de Voltaire et celui de Victor Hugo. Ce ne sont pas, je pense, des époques frustes et primitives : ce sont là tous les plus grands siècles de l'humanité, et ce sont des siècles spiritualistes.

La Diversion Sociologique
Ne se sentant plus assuré sur le double terrain historique et philosophique, le conférencier les abandonne et tente une diversion sociologique qui ne présentait qu'un rapport indirect avec le sujet et qui rencontre le succès suivant :
Sébastien FAURE. - La grande faiblesse de votre morale, à vous autres partisans de Dieu, c'est de vous contenter, avec les malheureux êtres qui souffrent, d'appliquer le baume de la résignation. Par exemple, si un infortuné perd la vue, vous le plaindrez, mais vous n'irez pas chercher le médecin qui pourra lui rendre la lumière du soleil *(Textuel.)*
Alors, Louis Arnould, avec une réelle émotion :
Ce que vous venez d'avancer bien imprudemment est contraire aux faits, contraire à toute l'histoire.
- Quel est donc le spiritualiste qui a organisé les hôpitaux d'enfants ? un nommé Vincent de Paul. - Qui a inventé l'assistance des sourds-muets ? l'abbé de l'Epée. - Qui a fondé la première et la seule école française pour les pauvres êtres à la fois sourds, muets et aveugles ? la sœur sainte Marguerite, morte à la tâche, à l'Institution de Notre-Dame de Larnay, à une lieue de Poitiers, qui dort depuis un an son dernier sommeil dans le petit cimetière ombragé de cyprès et à laquelle je suis heureux de rendre par ma parole, pour la première fois, hommage en public. Dans le soin des misères humaines, les spiritualistes ne sont aucunement inférieurs aux matérialistes. Quel est, d'ailleurs, l'être humain qui serait assez dépourvu d'humanité pour ne pas appeler un médecin afin d'essayer de rendre la vue à un homme aveugle ? Les spiritualistes, tout comme les autres, lui dispenseront tous les soins matériel ; seulement ils feront plus que les autres, et si toutes les ressources de la science humaine sont vaines, ainsi qu'il arrive si souvent, ils sauveront l'infortuné du désespoir en lui ouvrant en plus la porte des espérances éternelles. *(Applaudissement nourris.)*

Sébastien Faure se rejette alors sur l'indifférence pratique des spiritualistes et des chrétiens à l'amélioration du sort des travailleurs.
Louis ARNOULD. - Citoyens, je n'ai qu'à vous répondre par un seul nom, un nom que vous pouvez acclamer tous ici sans peur, les anticléricaux comme les autres, car il vient d'être acclamé par tous les partis de la Chambre sans distinction lorsque l'orateur, après 10 ans de silence imposés par la maladie, a reparu, il y a quelques jours, à la tribune française : c'est l'homme au cœur généreux, à qui vous devez, en grande partie, citoyens, les lois bienfaisantes sur les syndicats, sur les accidents professionnels, sur la réglementation du travail, sur la protection du travail des femmes et des enfants, grâce auquel vos femmes, au temps de leurs couches, sont payées réglementairement par le patron comme si elles travaillaient à l'atelier, et tant d'autres dispositions en faveur du peuple : je veux parler du grand député spiritualiste et catholique, le comte de Mun[16]. *(Salve d'applaudissements).*

[16] Sur lui on lira avec fruit le «tract» d'Eugène Flornoy, à l'Action populaire ; Reims, rue des Trois-Raisinets, 5 ; 0 fr. 25 c.

Enfin le conférencier anarchiste, sinistrement affirme que tout ce qui est tenté ainsi par la voie légale peut être rempli de bonnes intentions, mais n'aboutit à aucun résultat appréciable. Le seul vrai moyen de couper dans la racine les fléaux qui minent le peuple et qui s'appellent par exemple, la prostitution et l'alcoolisme, est de détruire la société actuelle, afin d'en reconstruire une autre.
Louis ARNOULD. - Je n'ai qu'un mot à dire en vous citant un fait bien connu. Les seuls pays au monde où l'alcoolisme ait été pratiquement enrayé au point qu'il est tombé de 80 % de l'ensemble des citoyens à 15 ou 20 %, ce sont le Danemark, la Suède et la Norvège, et cette merveille sociale a été obtenue sans le chambardement du «Grand Soir» annoncé et recommandé par M. Sébastien Faure, mais par l'effort unique de gouvernements tout imprégnés de spiritualisme chrétien[17].
Le président, M. Turpain, demande à Sébastien Faure s'il a quelque chose à dire et s'il veut encore répondre. Mais celui-ci, visiblement épuisé, laisse retomber ses deux bras comme pour dire expressivement qu'il n'y a plus rien à faire, et la séance est levée à 1 h. 1/2 du matin.

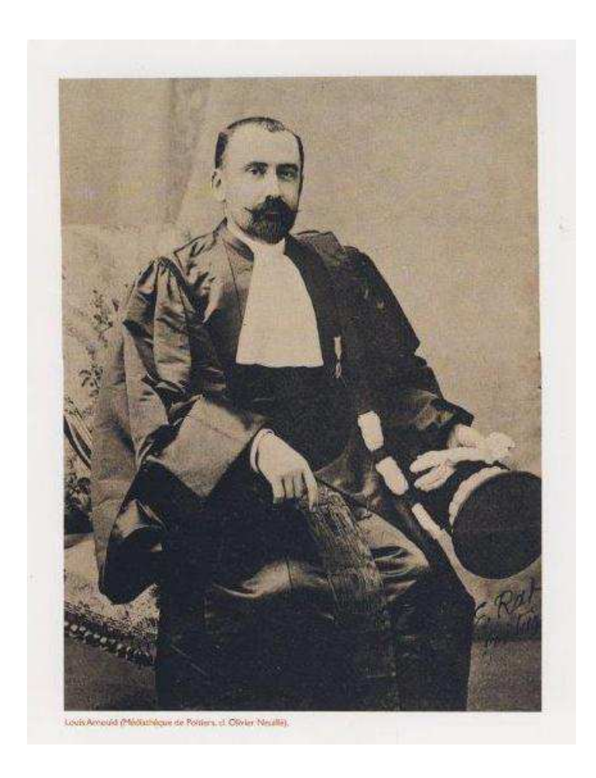
Après la Bataille
Il y a 4 h. 3/4 que dure ce beau duel sur les plus hautes questions métaphysiques. La vérité oblige à dire que les 700 spectateurs n'ont pas tous tenu jusqu'au bout; ils se sont clairsemés, mais un bon nombre, passionnés par la lutte, ont voulu compter les coups jusqu'au dernier.
Un assistant impartial a raconté après que, ayant prêté l'attention la plus soutenue à toute la bataille, il est d'avis que Louis Arnould, qui avait, au commencement, plus des deux tiers de la salle contre lui, était au contraire, à la fin, applaudi par les deux tiers.
Le compte rendu paru, le surlendemain, dans le journal radical de Poitiers, l'Avenir de la Vienne, et si fortement railleur pour Sébastien Faure, produisit dans la ville et ailleurs une impression considérable : il était signé «Jean de Poitiers», pseudonyme d'un professeur du lycée.
Puissent ces pages servir à encourager nos camarades et nos amis, en leur prouvant qu'il ne faut jamais hésiter à se lancer dans la lutte contre le brillant sophiste, même dans une réunion notoirement hostile, au risque d'une dure fatigue et d'injures qui ne sont qu'honorables, pour défendre et renforcer cette notion de Dieu qui est le pivot sacré de toute morale et de toute vraie civilisation. A l'habile rhétorique, on opposera efficacement de la philosophie, en particulier de la psychologie bien observée, de l'histoire, de la sociologie, toutes matières où l'on aura facilement plus de fond que lui-même, ce qui rachètera, au bout de peu de minutes, l'infériorité qui peut se trouver du côté des moyens oratoires.
L'on aura chance de réussir à retourner en partie une assemblée ennemie et l'on rencontrera la plus douce récompense à ce pénible effort dans le soulagement de la conscience publique, qui se manifestera, comme il l'a fait pour Louis Arnould, de mille manières, entre autres par de nombreux témoignages venant d'ouvriers de la ville, de typographes surtout, et de paysans des environs.

P.-S. - Une note amusante pour égayer en finissant ces pages austères.
Le pompier de service au théâtre de Poitiers, en lui renfilant son manteau dan la coulisse, chuchotait à l'oreille du contradicteur, malgré ses 2 heures d'attente supplémentaire : «*Mes compliment, m'sieu, c'est très bien causé !*» Libre à d'autres de dédaigner cette naïve impression populaire pleine de spontanéité : Louis Arnould a déclaré qu'elle l'avait reposé en un instant de cette demi-nuit d'ardente bataille.

[17] Ainsi à Stockholm les compagnies de tempérance ont fait tomber, en 20 ans, la quantité de spiritueux vendus de 4 millions de litres à 1 million 600.000 litres. (Voir les monographies de M. Siegfrid Wieselgren parues à Stockholm, imprimerie royale. 1898).

Annexe 1

Louis Arnould (1864 - 1949) professeur de littérature française à la Faculté des lettres dont il est l'une des grandes figures de la fin du XIXe siècle et du début du XXe. Parallèlement à sa carrière universitaire, il consacra presque 50 ans de sa vie à faire connaître l'oeuvre de Larnay.



Louis Arnould (Médiathèque de Poitiers, cl. Olivier Neuillé).

Le professeur

Licencié ès lettres en 1885 et agrégé de lettres l'année suivante, il enseigne d'abord à Bourg-en-Bresse puis en qualité de professeur de rhétorique au lycée de Poitiers, avant d'enseigner à la Faculté des lettres de Poitiers à partir de 1889 et jusqu'à son départ à la retraite en 1934 (avec toutefois une parenthèse canadienne de deux années, 1905-1906).
A une époque où règne un certain sectarisme anti-religieux, L. Arnould – quoique brillant – n'enseignera jamais en Sorbonne : il ne craint pas d'afficher son engagement spiritualiste et chrétien.
Il quittera Poitiers à sa retraite pour s'installer dans la Sarthe, patrie du poète Racan à qui il avait consacré une thèse magistrale longtemps citée comme une grande thèse de Sorbonne : *Racan (1589-1670). Histoire anecdotique et critique de sa Vie et de ses Oeuvres* (1896).
Outre Racan, Louis Arnould s'intéresse à Athénagore, Malherbe, La Fontaine, Chénier, Victor Hugo, Renan, Sully Prudhomme, et collabore à de multiples journaux et revues, organise des conférences populaires dans les villages des alentours de Poitiers, se rend à Niort, à Cognac, fait des communications à l'Académie des sciences morales, est invité à Madrid, à Louvain.

Il est également le fondateur du *Bulletin mensuel de la faculté des lettres de Poitiers* (1899).
A partir de novembre 1898, il tient pour ses étudiants des réunions hebdomadaires pour prolonger son enseignement sur un autre mode : au cours de ces soirées, ceux qu'on appelle les « *lundistes* » lisent des journaux et des revues nouvellement parus, des livres sortant des presses, échangent des idées. Ces rencontres qui se prolongent jusqu'en 1934 donnent une bonne image de son influence sur ses étudiants, faite de générosité intellectuelle et de rigueur morale.

Larnay et "Ames en prison"

Un livre, qui connut au moins 26 éditions régulièrement augmentées, nous le montre sous un autre jour. Ce n'est plus le professeur d'Université, c'est l'homme, l'éducateur, le chrétien qui s'exprime alors dans "Une âme en prison" (1900, consacré principalement à Marie Heurtin) devenu "Ames en prison" (lorsqu'il élargit son sujet aux autres sourdes-aveugles de Larnay).

Louis Arnould décrit le travail des religieuses de Larnay qui, à force de « *prodiges d'ingéniosité, de patience et de dévouement* » parviennent à délivrer « *l'âme et la pensée, emprisonnées dans leur triple infirmité* ». Ce livre, couronné par l'Académie française, vaut à L. Arnould d'être choisi comme correspondant par l'Académie des sciences morales et politiques. Il assure une renommée mondiale à Larnay et à sa méthode de rééducation.

Mais son intérêt avait des prolongements concrets, et Marie Heurtin ainsi que sa sœur Marthe ont très souvent fréquenté la maison familiale de Louis Arnould. Elles étaient comme des sœurs pour ses filles.

On trouvera une biographie plus complète, avec bibliographie, sur le site "Marie Heurtin et les autres"

http ://marieheurtinetlesautres.eklablog.com/

Annexe 2

Sébastien Faure, (1858 – 1942), agent d’assurances puis conférencier professionnel, propagandiste de l'anarchisme, mais est aussi pédagogue libertaire à l'origine de La Ruche.



Le propagandiste
Alors que dans sa jeunesse S. Faure se destinait à devenir missionnaire, il dut interrompre ses études à la mort de son père pour subvenir aux besoins de sa famille. Se détournant de la foi, il rompit avec son milieu d'origine.
Après un passage dans l'armée, qu'il quitte simple soldat, il devient inspecteur dans une compagnie d’assurance et commence sa vie de militant. Candidat du Parti ouvrier français aux législatives d’octobre 1885, il recueille 600 voix et fait découvrir son talent d’orateur.
Installé à Paris en 1888, il s’intéresse au mouvement anarchiste dont il devient un ardent propagandiste, parcourant la France en tout sens pour présenter des conférences aux titres percutants ou provocateurs : *Douze preuves de l’inexistence de Dieu, La Pourriture parlementaire, Ni commander, ni obéir* ... Ses tournées, minutieusement préparées, obtiennent bientôt un grand succès. Ses principales cibles sont l’État, le Capital et la religion.
Sébastien Faure ne fut pas à proprement parler un théoricien mais plutôt un vulgarisateur, tant par l’écrit que par la parole,.

L'école de "La Ruche"
En 1904, il crée près de Rambouillet une école libertaire, La Ruche.
Dans un contexte de conflit entre l'État et l'Église catholique, S. Faure explique comment il conçoit son école : "*L'école chrétienne, c'est l'école du passé, organisée par l'Église et pour elle ; l'école laïque, c'est l'école du présent, organisée par l'État, et pour lui ; La Ruche, c'est l'école de l'avenir, l'école tout court, organisée pour l'enfant afin que, cessant d'être le bien, la chose, la propriété de la religion ou de l'État, il s'appartienne à lui-même et trouve à l'école le pain, le savoir et la tendresse dont ont besoin son corps, son cerveau et son cœur*."

D'autre part, sur un plan pédagogique, S. Faure oppose à la méthode traditionnelle de la pédagogie, qualifiée de déductive et qui consiste à expliquer les concepts aux élèves qui doivent les assimiler, une pédagogie dite inductive par laquelle l'élève est invité à faire lui-même une grande partie du travail d'apprentissage.

Toutefois, cette école n'accueille qu'une quarantaine d'enfants, qui doivent être en bonne santé, avoir entre six et dix ans à leur entrée et que leurs familles s'engagent à laisser jusqu'à leurs seize ans. L'expérience s'arrête en 1917.